

LE ROYAUME DES CIEUX EST EN VOUS

AUTEURS: Léon TOLSTOÏ

Présenté par Alain REFALO

PARUTION : 2010

Première parution : 1893

EDITION : Le passager

clandestin _ 189 pages



Qu'est ce que je m'en dis ?

Je retire de ce livre un déplacement, l'enrichissement d'un questionnement au sujet de la légitimation des rapports de domination (et de la violence qu'il contiennent), de la manière dont ils s'instaurent et de ce qui en est vecteur, mais surtout une nouvelle lecture, un regard qui porte moins sur ceux qui exercent la violence que sur ceux qui la reçoivent. Et sur celle qu'ils exercent en retour.

La question de la violence, ainsi abordée par Tolstoï, est évidemment à remettre dans son contexte. Un contexte de guerre de religion entre la Turquie et la Russie (1877). Un contexte où la puissance de l'institution religieuse orthodoxe est totale. Un contexte où l'Etat réserve un sort peu enviable à ses détracteurs.

Il y a également l'émergence des paradoxes sur lesquels reposent la défense de l'indéfendable. Ces contradictions qui ne nous quittent pas, de celles qui donnent à notre recherche de cohérence l'allure d'une éternelle étrangère.

L'introduction d'une réflexion nouvelle pour moi, quelque chose que j'avais déjà pu repérer émotionnellement mais qui n'a jamais eu de traduction intellectuelle : l'empêchement, la peur, la crainte qui fige. Cette absurdité que relève Tolstoï d'exiger de savoir à l'avance ce qui adviendra du changement avant de s'engager dedans, alors qu'un nouvel ordre se crée dans l'expérience des bouleversements. Il s'invente, s'expérimente mais ne se prévoit pas.

Me vient cette formule, cette interrogation vague : combien d'injustices, d'oppressions sont exercées, nourries par les frustrations de l'empêchement à être, à oser, combien de mépris et de négation de l'autre s'enracinent dans cette frilosité à vivre ?

Il y a cette idée de la raison qui doit être la première et la seule à qui l'on confie les rênes, éloignant les croyances comme autant de mauvais guides. Je me questionne quand même sur cette prétendue force de la raison, cette sagesse innée, enfouie mais disponible, qui saurait seule permettre à l'homme d'éviter les écueils.

La raison est invoquée tant de fois pour tout légitimer. Dans une époque de rationalisation telle que la nôtre, ce qui est fait, est fait en son nom. Or, autant que toute doctrine, elle n'échappe pas à la compromission, à son détournement, à un usage qui ne garantit en rien la justesse du jugement et des actes.

Tolstoï parle bien de la raison qui serait la nôtre, notre raison intime, et non de la raison d'Etat ou toute autre extérieure, elle aussi corrompue, mais ne sommes nous pas poreux ? Quelle espérance peut-on avoir de préserver une raison intime non « contaminée » par le dehors ? Et comment envisager une raison qui ne se serait pas construite dans la rencontre avec les différents espaces dans lesquels nous évoluons, dans lesquels nous avons prise et qui ont prise sur nous ? Notre raison ne serait-elle pas alors que le fruit du mélange de celles qui nous entourent. En quoi peut elle être meilleure ou plus fiable dans ce cas ?

Ce terme de raison recouvre en réalité quelque chose de plus vaste, il évoque d'ailleurs très souvent la notion de conscience, qui semble indistincte de celle de raison. Cette nécessaire émergence d'une force intérieure couplée à la recherche de vérité.

C'est curieux car a priori cette approche à tout pour m'irriter. Une posture qui peut s'apparenter à celle d'un prêcheur, la défense d'un parti pris qui me semble souvent niais et naïf (les hommes sont frères et compagnie,...), le recours à un discours, des idées, (non violence, conscience,..) qui sont à notre époque, l'apanage des vendeurs de bonheur sur Amazon. Une dimension mystique redondante, soutenant une théorie prophétique et spéculative qui, au-delà de constituer une source d'agacement notoire pour moi, induit des faiblesses de raisonnements et de démonstrations majeures.

Et pourtant, j'y trouve une pensée significative, probablement parce qu'il s'agit ici de politique. D'un constat, d'une analyse et d'un engagement politique. Du mystique au service du politique, contraste net avec les théories du développement personnel.

Ce livre raconte une lutte, exigeante, qui tient compte de la dimension individuelle, intimement liée à tout projet collectif. Je crois que l'on pourrait même parler de fondatrice.

Imprégné, pour ne pas dire englouti sous la doctrine morale, l'ouvrage expose la vision de Tolstoï quant à ce que les choses devraient être. Cette vision me renvoie à mes questionnements sur l'intention et leur pureté. Cette vision c'est celle de l'intégrité, du refus des arrangements, de la responsabilité pleine et entière. C'est aussi une vision totale, intransigeante et inflexible. C'est une vision qui ne conçoit aucune exception, aucun pas de côté, aucune faille, en cela, c'est une vision qui me semble inhumaine, au sens de impropre à l'homme. D'avoir trouvé plus royaliste que le roi m'invite à reconsidérer grandement mes idées et positions sur ces questions. A complexifier ma pensée, à la nuancer.

Je ne sais très bien pourquoi mais en divaguant au sujet de ce livre, ma pensée a formulé l'idée de « se mettre au monde ». Se mettre au monde non comme un état de naissance « Je suis né(e) », mais comme un geste perpétuel. Et un geste perpétuellement politique. Se mettre au monde comme une mise à et au jour infinie de nous-même. Se mettre au monde en tant que mise en cohérence.

L'effort que constitue l'acte de se rencontrer, de se demander dans quoi on est inscrit, à quoi l'on participe et quelle voix intime nous faisons taire pour vivre ce que l'on vit.

L'effort de chercher à savoir (au tant que faire se peut) qui l'on est, et l'être.

Cette idée rejoint celle de la réalisation de soi que j'ai développé dans un précédent texte. Quelque chose que j'identifie à cette tentative de révéler ce qui est vivant en soi, et qui n'a rien de ce quête pseudo philosophique ou ésotérique, désincarnée ou proprement égocentrée qui ne sert qu'à fuir, mais au contraire, une recherche concrète, pleinement ancrée dans le

réel, les yeux grands ouverts sur ce qui nous entoure. En écho à cette idée de vérité, mais loin des Evangiles.

L'appel de Tolstoï pour un réveil des consciences, en vue de créer une mise en mouvement morale et physique de l'homme, sa sortie de l'inertie, de la soumission à la servitude, de l'oppression consentie qui conduit un jour ou l'autre à être soi même l'opresseur. Ce mouvement, m'apparaît comme une mise au monde. La sienne propre.

Pleinement politique car résolument attachée au monde.

Enfin, la notion de pouvoir qui revient à chaque ligne, le pouvoir, ici clairement identifié comme le mal, le pouvoir uniquement comme source oppressive. Le pouvoir comme responsable de l'asservissement et de l'aliénation. Le pouvoir qui ne peut rien, qui anéanti seulement. Un pouvoir que je ne connais pas, et dont je ne peux juger. « Le pouvoir » qui est je pense à distinguer de « pouvoir » en tant que potentiel. Le pouvoir qui représente une entité, un modèle, une organisation, des logiques... Je remarque comme il m'est difficile de penser ce mot autrement. De penser pouvoir en tant qu'espoir.

Pourquoi ce livre ?

Me savoir lire ce bouquin, qui combine à la fois un titre abominable et une théorie de la non violence, sur laquelle je cumule un nombre croissant de résistances à quelque chose d'assez cocasse.

Je suis en effet de ceux ou de celles qui cherchent un titre pour choisir un ouvrage, je dois admettre que dans ce cas précis, il aurait été tout à fait rédhibitoire.

J'ai, à l'occasion des vacances de Noël chez mes parents, cherché un livre à me mettre sous la dent. Mon père lit peu et, en tout état de cause, doit planquer ses livres car pas un ne traîne. Ma mère a quant à elle une bibliothèque complète, soigneusement rangée, bourrée de sagas à la Ken Follett ou à la Wilbur Smith. Je trouve finalement un ouvrage sur Gandhi. Va pour ça. Je ne connais en réalité presque rien au bonhomme, ni à son époque, ni à son combat. Je découvre à l'occasion de cette lecture que sa lutte pour l'action non violente a été inspirée par les travaux de Tolstoï et particulièrement le livre qui fait l'objet de cette fiche.

J'ai lu ce bouquin sans aucune intention de réaliser une fiche lecture. C'est en reprenant des notes d'il y a deux mois que je me suis aperçu que j'avais envie d'en faire quelque chose de plus que de griffonner deux lignes dans un carnet.

Je laisse donc de côté ma fiche lecture initiale sur les non-dits du travail social, que je reprendrais peut être plus tard. Curieusement, aujourd'hui le travail social me paraît plus lointain que Tolstoï.

Les auteurs

Le texte de Tolstoï est introduit par Alain Refalo. Professeur et militant de la non violence. Initiateur du mouvement de désobéissance pédagogique chez les enseignants du primaire et connu pour la publication de sa lettre "En conscience, je refuse d'obéir", adressée à son inspecteur le 6 novembre 2008 suite aux réformes du gouvernement initiées par le ministre de l'Éducation Nationale, Xavier Darcos.

En 2009, l'inspection académique dont il dépend le sanctionne de 28 jours de retraits de salaire, d'un refus de promotion, ainsi que d'un abaissement d'échelon (sanction disciplinaire). Ayant effectué un recours auprès du CSFPE (Conseil Supérieur de la Fonction Publique de l'État), celui-ci jugera la sanction disciplinaire « disproportionnée » et recommandera à l'inspection académique de la Haute-Garonne de la transformer en blâme. L'inspecteur d'académie ne suivra pas cette recommandation.

Il publie en 2010 le livre *En conscience, je refuse d'obéir. Résistance pédagogique pour l'avenir de l'école*, Ed. des Ilots de résistance et en 2011 le livre *Résister et enseigner de façon éthique et responsable*, préfacé par Philippe Meirieu, Ed. Golias.

Lev Nikolaïevitch Tolstoï (en russe : Лев Николаевич Толстой), dit Léon Tolstoï, est né en 1828 dans une famille de la haute noblesse russe. Il passe son enfance avec ses frères et sœurs à la campagne. A 15 ans, il lit Voltaire et Rousseau dont les idées le marquent, puis arrêtant ses études, il s'engage dans l'armée. Des combats qu'il a vécus, il écrit "Les Cosaques", qui analysent la guerre à travers l'optique de la morale et de la population, et les "Récits de Sébastopol".

Ses premiers livres publiés relèvent de l'auto- analyse et dévoilent l'obsession de Tolstoï pour le bien et la responsabilité de chacun.

Ses chefs-d'œuvre littéraires sont "La Guerre et la Paix" (1865-69), fresque où se mêlent les affaires militaires et les affaires privées, sur fond de Russie de début de siècle, et "Anna Karénine" (1873-77), fresque sur la vie dans la société russe au XIXe siècle, où est notamment abordé le sujet de l'adultère, mais aussi, "La Mort d'Ivan Ilitch" (1886), bref récit d'une agonie. Il est également connu comme essayiste, dramaturge et réformateur, faisant de lui le membre le plus influent de l'aristocratique famille Tolstoï.

Son interprétation littérale des enseignements éthiques de Jésus, notamment du Sermon sur la montagne, font de lui un chrétien anarcho-pacifiste.

Ses idées sur la résistance non violente, exprimée dans des œuvres comme "Le Royaume de Dieu est en vous" (1893), ont un profond impact sur des figures centrales du XXe siècle telles que Mahatma Gandhi et Martin Luther King, Jr.

Tolstoï est également un éminent pédagogue qui a développé son propre enseignement, notamment auprès des enfants de paysans. Il a laissé de nombreux essais comme "L'éducation religieuse" (1899) ou "La liberté dans l'école" (1862).

L'écrivain russe est retrouvé mort le 20 novembre 1910 à Astapovo dans une gare de campagne. Emprunt à une profonde crise spirituelle, Tolstoï avait renoncé à sa vie matérielle en quittant sa famille et sa maison de Poliana. Il avait l'intention de rejoindre le Caucase en train. Mais la maladie l'empêcha d'atteindre le but de son voyage.

Le livre en quelques mots et en grandes lignes

Cet ouvrage débute donc par quarante deux pages rédigées par Alain Refalo sous le titre de « *Tolstoï, l'insoumis* ».

Il s'agit d'ailleurs moins d'une présentation du livre que de son auteur. Des éléments de vie, de contexte, presque une médiation pour pallier le poids des années et préparer à la dimension religieuse, spirituelle qui inonde l'ouvrage, et sur laquelle d'ailleurs, repose une bonne partie de la démonstration de Tolstoï. A savoir, pour faire court, qu'il est de toute évidence faux de penser que la violence est un mal nécessaire, selon les institutions au pouvoir (l'Etat et l'Eglise principalement), alors que la non violence est le centre de gravité des Evangiles.

Alain Refalo reprend le parcours de Tolstoï durant les trente dernières années de sa vie qu'il consacre à lutter et à démontrer de quelle manière et pour asseoir quel pouvoir, la doctrine chrétienne, portée par Jésus, a été dévoyée par l'institution de l'Eglise. Machine oppressive, injuste, morbide et scandaleuse qui au nom du Christ, passe son temps à le trahir.

« *Et les hommes continuent avec sérénité d'âme à provoquer et à multiplier le mal en faisant semblant de l'anéantir* ¹ ».

Paru en 1893, ce pamphlet contre l'Etat, l'armée, la guerre et l'Eglise est immédiatement censuré.

Il développe la notion de non violence comme arme politique (la seule selon lui) contre toutes formes de pouvoirs (étatiques ou religieux) cautionnant et perpétuant la violence en vue de permettre l'oppression de quelques uns sur la majorité.

Tolstoï cherche à démontrer de quelle manière les forces au pouvoir (l'Eglise en premier lieu) manipulent les masses si bien qu'elles deviennent elles mêmes l'instrument de l'oppression sur leurs semblables, par le biais du service militaire en premier lieu. Face à la propagande qui aliène le peuple, l'auteur érige la raison et la conscience, comme uniques repères et moyens de déterminer ce qu'il est juste ou non de faire, seul guide dans la recherche et la reconnaissance de ce qu'il nomme « la vérité ».

En réaction à ces attaques, l'Eglise décidera de l'excommunier en 1901. Décret affiché aux portes de chaque église.

Si cette allusion quasi constante à la religion se révèle parfois encombrante, la réflexion et la logique menées ne visent pas tant à promouvoir une juste doctrine chrétienne, qu'à dénoncer un système d'Etat (et tous ses appareils) en réalité injustifiable et détailler de quelle manière la violence constitue la clef de voûte de ce système, sans laquelle tout l'édifice s'effondre, nourrissant ainsi son combat pour une résistance non violente à la violence de l'opresseur.

« *Pour acquérir le pouvoir et le conserver, écrit Tolstoï, il faut aimer le pouvoir. Et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais au contraire avec l'orgueil, la ruse, la cruauté. Sans l'exaltation de soi même et l'humiliation d'autrui, sans l'hypocrisie et la fourberie, sans les prisons, les forteresses, les exécutions, les assassinats, aucun pouvoir ne peut naître ni se maintenir* ». p 28

Convaincu que la violence est inhérente à tout système étatique, c'est l'idée même de gouvernement qu'il rejette, souhaitant sa suppression afin de laisser advenir la « *libre manifestation de la volonté des peuples* », qui selon lui, une fois l'empreinte nocive de l'état soustraite, sauront créer et organiser une société raisonnable et plus juste.

¹ TOLSTOÏ, Léon, Trois paraboles (1895), in *Ce qu'il faut de terre à l'homme*, Librairie Gedalge, 1927, p184-185

La thèse qu'il défend est donc celle du non recours à la violence comme résistance à la violence. Absurde, elle légitime en retour la violence d'état qui finira toujours par se renforcer. Par ailleurs, quand bien même un foyer révolutionnaire parviendrait à renverser le pouvoir grâce à la violence, il l'emploiera lui-même à nouveau contre ses détracteurs pour s'établir et se maintenir au pouvoir, accouchant d'un régime similaire à celui auparavant combattu. Tolstoï soulève ici les contradictions entre les moyens et la fin.

Pionnier de la désobéissance civile, et extrêmement influencé par le *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie, il insistera sur l'importance avant toute chose, pour les hommes de comprendre le véritable sens des institutions pour comprendre à quoi ils participent, à quoi ils collaborent, de quelle manière ils constituent des « *armées disciplinées* »². N'existant que grâce à la soumission volontaire, la servitude prend fin au moment même où les hommes cessent d'obéir.

Combattre le pouvoir consiste selon Tolstoï à refuser toute obligation et toute rétribution ou protection provenant de l'Etat et par conséquent refuser toute fonction qui lui soit liée. Ainsi « *en s'abstenant de collaborer avec les institutions de violence du pouvoir, l'homme libre sape les fondements du pouvoir* ».

Si son discours n'est pas si éloigné des anarchistes, Tolstoï diverge de ces courants notamment au sujet de la révolution personnelle qu'il appelle de ses vœux, la seule possible selon lui, et celle sans laquelle aucune autre ne peut exister durablement sans rétablir un modèle fondée sur la violence et la domination. Il se démarque ici en introduisant l'idée qu'il ne s'agit pas d'une réorganisation du modèle social, mais que cette réorganisation sera la résultante d'une refondation de soi, et que le premier travail est donc le travail sur soi. « *L'homme ne peut améliorer qu'une seule chose qui est en son pouvoir, lui-même* »³.

Ainsi, face aux injustices et abominations, il prône la rigueur spirituelle, la recherche d'une forme de sagesse qui n'autoriserait aucune entorse, aucune compromission avec tout ce qui de près ou de loin, a à voir avec l'Etat, l'Eglise, la police ou l'armée.

Suspicieux à l'égard de l'action collective et politique, qui réintroduit arrangements et lutte de pouvoir, Tolstoï n'a donc jamais cherché à incarner un mouvement. Cette absence et la perception de l'activité intérieure comme unique arme constitue selon Alain Refalo l'une des limites de la pensée de l'auteur.

L'ouvrage se clôt par la correspondance entre Tolstoï et Gandhi, plusieurs lettres dans lesquels les deux hommes échangent au sujet de la persécution des Hindous par les colons britanniques en Afrique du Sud et le mouvement de résistance passive initié par Gandhi dans la région du Transvaal.

La première lettre fût envoyée par M.K.Gandhi à L.Tolstoï le 1^{er} octobre 1909, la dernière fût une réponse de Tolstoï, adressée à Gandhi le 20 septembre 1910. L'écrivain russe mourut moins de trois mois plus tard.

² TOLSTOÏ, Léon, *L'esclavage moderne* (1900), Editions de la Revue blanche, 1901, p. 139

³ TOLSTOÏ, Léon, Les événements actuels en Russie (1905), in *Dernières paroles*, p. 328

« Le royaume des cieux est en vous » - Léon Tolstoï

Déclinaison des chapitres et notes

I. La doctrine de la non-violence a été professée par une minorité depuis l'origine du christianisme.

« Non seulement le gouvernement, mais même la majorité des gens libéraux, des libres penseurs, semblent s'être donné le mot pour détourner soigneusement la tête de tout ce qui a été dit, écrit, fait et se fait encore pour révéler l'incompatibilité de la violence dans sa forme la plus terrible, la plus grossière, la plus nette – celle du caporalisme, c'est-à-dire de l'organisation du meurtre – avec la doctrine, je ne dirai pas chrétienne, mais simplement humanitaire, que la société prétend professer ». p56

II. Opinions des croyants et des libres penseurs sur la non violence

« Par conséquent, le chrétien peut-il ou ne peut-il pas participer à la justice, soit comme juge, soit même comme plaignant, ce qui constitue un recours à la violence ? Peut-il ou ne peut-il pas, en demeurant chrétien, participer à l'administration, c'est-à-dire employer la violence contre ses semblables ? Et enfin – question plus importante et qui, avec le service militaire universel, intéresse tout le monde aujourd'hui – le chrétien peut-il, contrairement à l'indication très nette du christ, servir dans l'armée et commettre ainsi le meurtre ou s'y préparer ? ». p57 – 58

« Et cependant il semble nécessaire de donner une solution à cette question, car elle est à la base de tout notre ordre social ». p 63

III. Le christianisme mal compris par les croyants.

« La particularité principale de la doctrine du Christ, celle qui la distingue de toutes les autres, c'est que ceux qui l'ont acceptée tendent de plus en plus à la comprendre et à la mettre en pratique ; tandis que l'Eglise affirme l'intelligence définitive de la doctrine et son accomplissement. Si étrange que cela puisse paraître, à nous élevés dans la fausse doctrine de l'Eglise comme institution chrétienne, et dans son mépris pour l'hérésie, c'est précisément ce qu'on appelait hérésie qui constituait la marche dans la bonne voie, c'est-à-dire le véritable christianisme. » p 65

IV. Le christianisme mal compris par les hommes de sciences.

« Le principale de ces malentendus est que la doctrine chrétienne est irréalisable ; c'est pourquoi ou bien elle n'est pas obligatoire du tout, c'est-à-dire ne doit pas servir de guide, ou bien elle doit être modifiée, tempérée jusqu'aux limites où son observance est possible dans notre ordre des choses ». p74

V. Contradictions entre notre vie et la conscience chrétienne

« Quels que soient les idées et le degré d'instruction d'un homme de notre époque, un libéral instruit de n'importe quelle nuance, un philosophe de n'importe quel système, un savant, un économiste de n'importe quelle école, même un croyant ignorant de n'importe quelle confession, chaque homme sait que tous les hommes ont les mêmes droits à la vie et au jouissance de ce monde, que tous les hommes, ni pires ni meilleurs les uns que les autres, sont égaux. Chacun sait cela d'une manière absolue, fermement. Et cependant, non seulement

chacun voit autour de lui la division des hommes en deux castes, l'une peinant, souffrant, misérable, opprimée, l'autre oisive, dominatrice, vivant dans le luxe et dans les fêtes ; mais encore, volontairement ou non, chacun participe d'un côté ou de l'autre au maintien de ces divisions que sa conscience condamne, car il ne peut pas ne pas souffrir de cette contradiction et du concours qu'il apporte à cette organisation ». p 78

« Tous les hommes sont élevés avant tout dans l'habitude de l'obéissance aux lois. Toute la vie de notre époque est établie sur ces lois. L'homme se marie, divorce, élève ses enfants, professe même une croyance conformément à la loi. Quelle est donc cette loi sur laquelle repose toute notre existence ? Les hommes y croient-ils ? La considèrent-ils comme vraie ? Nullement. Le plus souvent, les hommes de notre époque ne croient pas à la justice de cette loi, ils la méprisent et pourtant s'y soumettent ». p 82

« S'il n'y avait pas de moyen extérieur d'abrutissement, la moitié du genre humain se brûlerait la cervelle immédiatement, car vivre en contradiction avec sa raison est la situation la plus intolérable. Et tous les hommes de notre époque se trouvent dans cette situation ; tous vivent dans une contradiction constante et flagrante entre leur conscience et leur vie. C'est contradictions sont aussi bien économiques que politiques, mais la plus saillante est dans la conscience de la loi chrétienne de la fraternité des hommes, et, en même temps, e la nécessité que fait aux hommes le service militaire universel, la nécessité d'être prêt à la haine, au meurtre, d'être en même temps chrétien et gladiateur ». p 86

VI. Les hommes de notre monde et la guerre

« Cette loi consiste en ce que la majorité des hommes pensent, non pas en vue de connaître la vérité, mais pour se persuader qu'ils sont dans la vérité, pour se convaincre que la vie qu'ils mènent et qui leur est agréable, à laquelle ils se sont habitués, est précisément celle qui concorde avec la vérité ». p 87

« On se soucie de la tempérance, mais de telle façon que ce souci ne puisse pas diminuer l'ivrognerie ; de l'instruction, mais de telle façon que, loin de détruire l'ignorance, on ne fait que l'accroître ; de la liberté et de la constitution, mais de telle façon que l'on empêche pas le despotisme ; du sort des ouvriers, mais de telle façon qu'on ne les affranchisse pas de l'esclavage ; du christianisme officiel qui soutient les Etats, au lieu de les détruire.. Maintenant, c'est un nouveau souci : la paix. » p 89

« Il existe une loi d'évolution, et, par suite, il n'y a ni bien, ni mal, et il ne faut vivre que pour son intérêt personnel en abandonnant le reste à la loi d'évolution. C'est la dernière expression de la culture raffinée et en même temps de son obscurcissement de la conscience qui distingue les classes éclairées de notre époque. » p 90

VII. Signification du service militaire obligatoire.

« (...) si la violence du pouvoir est moins évidente que celles des particuliers, parce qu'elle se manifeste non par la lutte, mais par l'oppression, elle n'existe pas moins et le plus souvent à un degrés plus élevé ». p 92

« Avec le service militaire obligatoire, tout citoyen devient le soutien de l'ordre des choses actuel et participe à tous les actes de l'Etat sans en reconnaître la légitimité. Les Etats affirment que les armées sont nécessaires partout pour la défense extérieure. Elles sont

surtout nécessaires contre les citoyens eux-mêmes, et chaque soldat participe malgré lui aux violences de l'Etat sur les citoyens. » p 94

« Je ne puis pas, en prenant parti dans ces répressions, ne pas me demander si elles sont justes ou injustes, et si je dois concourir à leur exécution. » p 95

VIII. Acceptation inévitable par les hommes de la doctrine de la non violence.

« Si les socialistes et les communistes considèrent comme un mal l'organisation individualiste et capitaliste de la société, si les anarchistes considèrent comme un mal toute organisation étatique, il y a des monarchistes, des conservateurs, des capitalistes qui considèrent comme un mal l'organisation socialiste ou communiste, et l'anarchie, et chacun de ces partis n'a d'autre moyen que la violence pour établir un régime à qui tous soient soumis. Quel que soit le parti qui triomphe, il lui faut pour instituer un nouvel ordre des choses et conserver le pouvoir, employer non seulement tous les moyens de violence connus, mais en inventer de nouveaux. Les opprimés ne seront plus les mêmes ; l'oppression prendra des formes nouvelles, mais, loin de disparaître, elle deviendra plus cruelle, parce que la lutte aura augmenté la haine entre les hommes » p 98

IX. L'acceptation de la conception chrétienne de la vie préserve les hommes des malheurs de notre vie païenne.

« Les socialistes, les communistes, les anarchistes avec leurs bombes, leurs émeutes, leurs révolutions, sont loin d'être aussi dangereux pour les Etats que ces hommes isolés, qui proclament de tous cotés leurs refus en se basant sur la même doctrine connue de tous. Tout Etat sait comment et avec quoi se défendre contre des révolutionnaires ; aussi ne craint-il pas ses ennemis extérieurs. Mais que peut-il faire contre les hommes qui démontrent l'inutilité et même le mal de toute autorité, qui ne combattent pas l'Etat, mais simplement l'ignorent, peuvent s'en passer, et, pas conséquent, refusent d'y participer. » p 109

X. Inutilité de la violence gouvernemental pour supprimer le mal.

« En disant que sans le pouvoir étatique, les méchants domineraient les bons, ils considèrent comme démontré que les bons sont ceux qui aujourd'hui sont au pouvoir, et les méchants, ceux qui se soumettent. Mais c'est justement cela qu'il faudrait prouver. » p 118

« On se demande quelle sera la garantie de notre sécurité lorsque l'ordre social existant aura disparu ? Par quelle organisation nouvelle sera-t-il remplacé ? Tant que nous ne le saurons pas, nous n'avancerons pas. On dirait la déclaration d'un explorateur d'un pays inconnu, qui demanderait une description détaillée de la région qu'il voudrait parcourir. Si l'avenir d'un individu isolé, lors de son passage d'un âge à un autre, lui était parfaitement connu, il n'aurait plus de raison de vivre, de même pour l'humanité : si elle avait le programme de la vie qui l'attend lors de son entrée dans un âge nouveau, ce serait le plus sûr indice qu'elle ne vit pas, ne se meurt pas, mais piétine sur place. Les conditions du nouvel ordre des choses ne peuvent pas nous être connues, parce qu'elles doivent être créées justement par nous-même. La vie est précisément dans la recherche de l'inconnu et dans la subordination de l'action aux connaissances nouvellement acquises. C'est là la vie de chaque individu comme la vie de toute l'humanité. » p 120

XI. La conception chrétienne de la vie détruit infailliblement l'organisation de notre vie basée sur la violence.

« La même chose doit arriver pour tous ceux qui occupent par inertie des situations devenues depuis longtemps inutiles, au premier qui s'exclamera naïvement : « Mais il y a longtemps que ces hommes ne sont bons à rien ! » La situation de l'humanité chrétienne, avec ses forteresses, ses canons, sa dynamite, ses fusils, ses torpilles, ses prisons, ses gibets, ses Eglises, ses fabriques, ses douanes, ses palais, est réellement terrible ; mais ni les forteresses, ni les canons, ni les fusils ne tirent d'eux-mêmes, les gibets ne pendent pas, les Eglises ne trompent personne toutes seules, les douanes n'arrêtent pas, les palais et les fabriques ne se construisent pas d'eux-mêmes. Tout cela est fait par des hommes. Et, lorsque les hommes comprendront qu'il ne faut pas le faire, tout cela n'existera plus ». p 123

XII. Le règne de Dieu est proche, il est à notre porte.

« Qui que tu sois qui lis ces lignes, pense à ta situation et tes devoirs. Qui t'a placé comme serviteur de cette organisation qui se désagrège ? Ni la société, ni l'Etat ; personne ne te l'a jamais demandé, à toi qui occupes la position de propriétaire, de négociant, de souverain, de prêtre et de soldat – et tu sais fort bien que tu occupes ta situation nullement dans le but désintéressé de maintenir l'organisation de la vie nécessaire au bonheur des hommes, mais bien dans ton propre intérêt : la satisfaction de ta cupidité, de ta vanité, de ton ambition, de ta paresse et de ta lâcheté. » p 165

« (...) tu as des relations, une famille, des subordonnés et des chefs, tu es sous une influence si puissante que tu ne peux t'en affranchir, mais tu peux toujours reconnaître la vérité et ne pas mentir (...). Tu peux toujours ne pas mentir ainsi à toi-même et aux autres, tu le dois même parce que l'unique but de ta vie doit être de t'affranchir du mensonge et de professer la vérité. Et il suffirait de faire cela pour que ta situation change aussitôt d'elle-même. »